

Prologue

Par un après-midi de juin 1790, un pêcheur de morue du Maine, un certain Simon Rutter, fut surpris par une tempête et un violent courant. Son doris chargé de poissons, il perdit son cap et fut obligé de relâcher à Ragged Island, une île cernée de brouillard à six milles de la côte. En attendant le retour au calme, il décida d'explorer l'endroit. Derrière les falaises à pic, il trouva un énorme chêne, aux branches basses duquel pendait un vieux palan. Juste en dessous, le sol s'était affaissé. Bien que l'île fût connue pour être inhabitée, Rutter trouva des preuves évidentes de présence humaine bien des années auparavant.

Sa curiosité éveillée, il enrôla un de ses frères et retourna sur les lieux un dimanche, armé de pioches et de pelles. Les deux hommes entreprirent de creuser sous l'arbre. À un mètre cinquante de profondeur, ils touchèrent une plate-forme constituée de grosses poutres de chêne. Ils les hisserent à la surface et se remirent à l'ouvrage. En fin d'après-midi, à six mètres de profondeur, ils heurtaient une nouvelle plate-forme de chêne, sous des couches successives de charbon de bois et d'argile. Les deux frères rentrèrent chez eux, avec l'intention de reprendre leur exploration quand la saison du maquereau serait terminée. Mais, une semaine plus tard, le frère de Rutter se noyait dans le chavirement de son doris. Le puits fut provisoirement abandonné.

Deux ans après, Rutter et un groupe de marchands de la région décidèrent de mettre leurs ressources en commun et de reprendre les travaux sur Ragged Island. Ils ne tardèrent pas à tomber sur plusieurs solives et poutres en chêne qui semblaient être l'ancien boisage d'un puits remblayé. On ignore jusqu'où le groupe creusa... sans doute à près de trente mètres de profondeur. Là, les hommes heurtèrent une pierre plate gravée d'une inscription :

D'abord, tu mentiras

Maudit, tu pleureras

Puis, tu mourras.

Dégageant la pierre, ils la remontèrent à la surface. Ce faisant, ils durent briser un dispositif d'étanchéité puisque, quelques instants plus tard, un flot d'eau de mer s'engouffra dans le puits. Tous les hommes en réchappèrent... sauf Simon Rutter. Le Puits inondé, comme on en vint bientôt à le surnommer, venait de faire sa première victime.

Ce Puits inondé donna naissance à de nombreuses légendes. Selon la plus plausible, c'était là qu'en 1695 le tristement célèbre pirate anglais Edward Ockham avait enseveli son énorme butin, peu avant sa mort mystérieuse. Aussitôt après le décès de Rutter, le bruit commença à courir que le trésor était maudit et que quiconque tenterait de s'en emparer connaîtrait le destin gravé dans la pierre.

Les tentatives pour assécher le Puits inondé se multiplièrent... toutes vaines. En 1800, deux des anciens associés de Rutter créèrent une nouvelle société et recueillirent des fonds pour forer un second trou, à trois mètres cinquante au sud du puits initial. Jusqu'à trente mètres de profondeur, tout se passa bien, puis ils tentèrent de creuser un passage horizontal sous le Puits inondé, pensant pouvoir ainsi remonter jusqu'au trésor. Mais à peine eurent-ils obliqué vers le puits initial que leur tunnel se remplit rapidement d'eau. Les hommes s'en tirèrent de justesse.

En 1831, un ingénieur des mines du nom de Richard Parkhurst fonda la Société de récupération de Bath. Ami de l'un des marchands du groupe initial, Parkhurst put obtenir de précieux renseignements sur les travaux antérieurs. Il pontait l'orifice du Puits inondé et installa dessus une grosse pompe à vapeur. Il découvrit alors qu'il était impossible d'assécher le puits. Sans se décourager, il fit venir un équipement de forage de mine qu'il plaça directement au-dessus de l'orifice. La foreuse dépassa de loin la profondeur initiale du puits, heurtant un coffrage à plus de cinquante mètres de fond, jusqu'à ce qu'un obstacle impénétrable arrête sa course. Lorsqu'on remonta l'engin, on découvrit des morceaux de fer et des traces de rouille incrustés dans son extrémité tordue. Le mandrin remonta également de la potée de fer, du ciment et une grande quantité de fibres. L'analyse de cette fibre révéla qu'il s'agissait de « chanvre de Manille », c'est-à-dire de fibre de coco. Cette plante, qui ne pousse que sous les tropiques, était communément utilisée pour arrimer les cargaisons à bord des bateaux. Peu après, la société fit faillite, et Parkhurst fut obligé de quitter l'île.

En 1840, la Société de récupération de Boston entreprit de creuser un troisième trou dans le voisinage du Puits inondé. À vingt mètres de la surface, les hommes tombèrent accidentellement sur un tunnel latéral qui semblait provenir du puits initial. Leur propre trou se remplit instantanément d'eau et s'effondra.

Sans se décourager, ils forèrent un autre puits, très large, à trente mètres de là, qu'on finit par appeler le puits de Boston. Contrairement à ses prédécesseurs, le puits de Boston ne fut pas percé verticalement, mais en plan incliné. Touchant un éperon de roche à vingt et un mètres de profondeur, les hommes se mirent à creuser verticalement sur encore quinze mètres au prix de gros efforts, à l'aide de sondes trépan et de dynamite. Puis ils percèrent un passage horizontal sous la base présumée

du Puits inondé initial, où ils découvrirent du boisage et le reste du premier puits remblayé. Enthousiastes, ils creusèrent verticalement, dégagant le vieux puits. À quarante mètres de profondeur, ils heurtèrent une nouvelle plateforme, qu'ils laissèrent en place tout en se demandant s'il ne fallait pas l'enlever. Cette nuit-là, le camp fut tiré du sommeil par un grand fracas. Accourus, les hommes découvrirent que le fond du Puits inondé s'était effondré dans le nouveau tunnel avec une violence telle que de la boue et de l'eau avaient giclé à neuf mètres autour de l'orifice du puits de Boston. Dans cette boue, ils découvrirent un verrou en métal grossier comme ceux qu'on voit sur les coffres d'amarrage.

Au cours des vingt années suivantes, on creusa une douzaine de puits supplémentaires dans l'espoir d'atteindre la salle du trésor, mais tous s'effondrèrent, ou furent inondés. Quatre nouvelles sociétés firent faillite. Dans plusieurs cas, des ouvriers jurèrent que l'inondation n'était pas un accident, que les constructeurs du Puits inondé avaient conçu un mécanisme diabolique pour engloutir tout puits latéral.

La guerre civile interrompit brièvement les recherches. Puis, en 1869, une nouvelle société de chasse au trésor acheta les droits de creuser sur l'île. Le contremaître, F.X. Wrenche, remarqua que, dans le puits, l'eau montait et descendait selon le rythme des marées, et il émit la théorie que le puits et ses pièges à eau devaient être reliés à la mer par un tunnel d'inondation artificiel. Il suffirait d'obstruer ce tunnel pour assécher le puits et retirer le trésor sans danger. En tout, Wrenche creusa plus d'une douzaine de puits exploratoires de profondeurs diverses dans le voisinage du Puits inondé. La plupart rencontrèrent des tunnels horizontaux et des veines rocheuses que l'on dynamita dans l'espoir d'arrêter l'eau. Mais on ne parvint jamais à découvrir le tunnel d'inondation fautif. La société fit faillite et quitta les lieux, laissant ses machines rouiller dans l'air iodé.

Au début des années 1880, un consortium d'industriels du Canada et d'Angleterre créa la Société des chercheurs d'or. On transporta dans l'île de puissantes pompes et un nouveau type de foret, ainsi que des chaudières pour les alimenter. Le 23 août 1883, le foret heurta enfin la plaque de fer qui avait eu raison de celui de Parkhurst un demi-siècle plus tôt. On y fixa une nouvelle mèche diamantée et on alimenta les chaudières pour les faire tourner à plein régime. Cette fois, le foret traversa le fer pour se ficher dans le bloc solide d'un métal plus mou. Lorsqu'on remonta la mèche, on découvrit une longue et lourde boucle d'or pur à l'intérieur de ses cannelures, ainsi qu'un lambeau de parchemin sur lequel était inscrit : « soies, vin des Canaries, ivoire » et « John Hyde pourrissant sur le gibet de Deptford ».

Une demi-heure après la découverte, une des grosses chaudières explosait, tuant un chauffeur irlandais et démolissant la plus grande partie des échafaudages de la société. L'accident fit treize blessés, dont l'un des mandants, Ezechiël Harris, qui perdit la vue. La Société des chercheurs d'or suivit ses prédécesseurs dans la banqueroute.

Juste avant et après 1900, trois autres sociétés tentèrent leur chance au Puits inondé. Ne réussissant pas à renouveler la découverte de la Société des chercheurs d'or, elles utilisèrent des pompes de conception récente, ainsi que des charges explosives sous-marines disposées de manière aléatoire dans une tentative d'assécher l'île gorgée d'eau. Travaillant à plein régime, les pompes parvinrent à faire baisser d'environ six mètres le niveau de l'eau dans plusieurs des principaux puits à marée basse. Les ouvriers envoyés au fond pour établir un état des lieux se plaignirent de la présence de gaz toxiques : plusieurs s'évanouirent et on dut les remonter à la surface. Début septembre 1907, la troisième société creusait quand un de ses hommes perdit un bras et les deux jambes à la suite de l'explosion prématurée d'une charge. Deux jours plus

tard, un méchant nordet balayait la côte et démolissait la pompe principale. La société renonça à son chantier.

Si aucune autre société ne se mit sur les rangs, des chercheurs et des passionnés vinrent seuls tenter leur chance. À ce moment-là, on avait perdu la trace du puits initial au milieu des innombrables puits, trous et tunnels inondés qui criblaient le cœur de l'île. Devenue instable et dangereuse, systématiquement évitée par les gens du continent, Ragged Island finit par être abandonnée aux orfraies et aux buissons de merisiers de Virginie. En 1940, Alfred Westgate Hatch, un jeune et riche financier de New York, vint avec sa famille passer l'été dans le Maine. Apprenant l'existence de l'île, intrigué par son histoire, il fit des recherches. La documentation était maigre : aucune des sociétés ne s'était souciée de conserver des archives. Six ans plus tard, Hatch achetait l'île à un spéculateur foncier et installait sa famille sur la côte à Stormhaven.

Comme tant d'autres avant lui, Alfred Hatch finit par être obsédé et ruiné par le Puits inondé. En moins de deux ans, il avait mis les finances familiales à sec et il fut obligé de se déclarer en faillite personnelle : il se mit à boire et mourut peu après, laissant comme unique soutien de famille son fils de dix-neuf ans.

1

Juillet 1971

L'été commençait à paraître longuet à Martin Hatch. Johnny et lui avaient passé le début de la matinée à bombarder de cailloux le nid de guêpes à côté du vieux puits. Ils s'étaient bien amusés. Mais maintenant il n'y avait plus rien à faire. Il était à peine 11 heures, et Martin avait déjà mangé les deux sandwiches au beurre de cacahuètes et à la banane préparés par sa mère pour son déjeuner. Assis en tailleur sur le dock flottant en bas de la maison, il scrutait le large, dans l'espoir de repérer la fumée d'un cuirassé à l'horizon. Même un gros pétrolier ferait l'affaire. Un pétrolier qui foncerait droit dans l'une des îles, s'échouerait et exploserait. Là, au moins, il y aurait de l'animation.

Johnny descendit le rejoindre en courant, un glaçon pressé contre son cou.

— Eh bien, elle t'a pas raté ! s'exclama Martin, pas mécontent d'avoir échappé aux piqûres, contrairement à son frère aîné qui était pourtant censé être plus futé.

— Tu te serais approché un peu plus, tu y serais passé aussi, répliqua Johnny à travers sa dernière bouchée de sandwich. Trouillard.

— Je me suis approché autant que toi !

— Oui, tu parles. Les guêpes n'ont rien vu d'autre que ton cul maigre qui s'enfuyait, grogna son frère en balançant son glaçon dans l'eau.

— Non, monsieur. Je suis allé tout à côté.

Johnny se laissa choir à côté de lui sur le dock.

— On leur en a fait voir à ces guêpes, hein, Martin ? dit-il en effleurant de l'index la tache enflammée sur son cou.

— Ça, c'est sûr.

Ils se turent. Martin contempla les îles au large dans la baie : Hermit Island, Wreck Island, Old Hump, Killick Stone. Et loin derrière, les contours bleus de Ragged Island, flous dans la brume têtue qui refusait de se lever même par cette belle journée d'été. Au-delà des îles, l'océan était, comme le disait souvent son père, aussi calme qu'une retenue d'eau.

Martin lança dans l'eau un caillou qui ricocha sous son œil indifférent. Il regrettait presque de ne pas avoir accompagné ses parents en ville. Au moins, cela l'aurait occupé. Il aurait donné n'importe quoi pour se trouver ailleurs dans le monde, à Boston, à New York... partout sauf dans le Maine.

— Tu es déjà allé à New York, Johnny ?

Son frère hochait gravement la tête.

— Une fois. Avant ta naissance.

Quel menteur ! Comme s'il pouvait se rappeler ce qui lui était arrivé à moins de deux ans. Mais il valait mieux garder cette réflexion pour soi, sinon c'était la bourrade dans le bras assurée.

Martin regarda alors le petit hors-bord amarré à l'extrémité du dock. Et une idée lui vint. Une très bonne idée.

— Sortons avec, dit-il en baissant la voix.

— Tu es dingue. Papa nous arracherait la peau du dos.

— Allez ! Ils déjeunent chez les Hasting après leurs courses. Ils ne rentreront pas avant trois ou quatre heures. Qui le saura ?

— Oh ! rien que toute la ville, en nous voyant partir.

— Personne ne regardera. C'est qui le trouillard maintenant ?

Mais Johnny ne parut même pas remarquer son audace. Il fixait le bateau des yeux.

— C'est quoi ton idée géniale ?

Bien qu'ils fussent seuls, Martin baissa encore la voix.

— Aller à Ragged Island.

Johnny se tourna vers lui.

— Papa nous tuera, murmura-t-il.

— Pas si nous trouvons le trésor.

— Il n'y a pas de trésor, riposta Johnny, avec un mépris manquant de conviction. De toute façon, c'est dangereux là-bas, avec tous ces puits.

Martin connaissait suffisamment son frère pour deviner au son de sa voix qu'il venait d'éveiller son intérêt. Il garda le silence, laissant la monotonie matinale faire le travail de persuasion à sa place.

Soudain, Johnny se leva pour aller fouiller dans le bateau. Martin attendit, frissonnant d'impatience. Son frère revint avec une ceinture de sauvetage dans chaque main.

— Quand on abordera, on n'ira pas plus loin que les rochers sur la côte, dit Johnny d'une voix délibérément bourrue, comme pour rappeler à Martin qu'avoir une bonne idée ne modifiait pas l'équilibre des pouvoirs entre eux. Compris ?

Martin acquiesça, tenant la lisse du canot pendant que Johnny lançait à bord son sac et les ceintures de sauvetage. Pourquoi n'y avaient-ils pas songé plus tôt ? Aucun des deux ne s'était jamais rendu sur Ragged Island. Et apparemment aucun de leurs copains de Stormhaven n'y avait mis les pieds. Cela ferait une sacrée histoire à leur raconter.

— Assieds-toi à l'avant, dit Johnny. Je prends la barre.

Martin le regarda tripoter le levier de changement de vitesse, pousser le starter, enfin tirer sur la corde de démarrage. Le moteur toussa, puis se tut. Johnny recommença la manœuvre. Ragged Island était distante de six milles, mais, avec une mer aussi belle, ils avaient une chance de l'atteindre en une demi-heure. On approchait de la marée haute quand les forts courants qui balayaient l'île s'apaisaient avant de s'inverser.

Le moteur démarra en crachotant.

— Largue les amarres.

Johnny mit les pleins gaz, et le minuscule moteur de dix-huit chevaux gémit sous l'effort. Le bateau bondit en avant et gagna la baie en passant devant Breed's Point. L'air et les embruns picotaient délicieusement le visage de Martin.

Le bateau laissait un sillage crémeux derrière lui. Il y avait eu une tempête monumentale la semaine précédente, mais comme d'habitude elle semblait avoir calmé la surface de l'eau. Old Hump apparut à tribord, petit dôme nu de granit, couvert de fientes de mouette et frangé d'algues noires. Lorsqu'ils entrèrent dans le chenal, des mouettes, somnolant sur une patte sur les rochers, relevèrent la tête et les fixèrent de leurs yeux jaune brillant. Deux d'entre elles prirent leur envol et vinrent les frôler en poussant des cris aigus.

— J'ai eu une idée géniale, n'est-ce pas, Johnny ?

— Peut-être, mais si on se fait prendre, ce sera *ton* idée.

Bien que leur père fût propriétaire de Ragged Island, il leur avait toujours interdit de s'y rendre. Il détestait l'île et n'en parlait jamais. À l'école, on racontait que plein de gens s'y étaient tués en cherchant le trésor ; que l'île était maudite ; qu'elle grouillait de fantômes. On avait creusé tant de puits et de tunnels dedans que ses entrailles étaient une vraie passoire, prête à engloutir les visiteurs imprudents. Martin avait même entendu parler de la pierre de la malédiction. On l'avait trouvée dans le Puits inondé des années avant, mais on disait qu'on la conservait dans une salle spéciale au sous-sol de l'église, bouclée à double tour parce que c'était l'œuvre du diable. Johnny lui avait expliqué un jour que lorsque les gamins se tenaient vraiment mal à l'école du dimanche, on les enfermait dans la crypte avec la pierre de la malédiction. Martin fut parcouru d'un frisson d'impatience.

L'île attendait, morte, droit devant, enveloppée de lambeaux de brume. En hiver ou par temps de pluie, la brume

se transformait en un brouillard suffocant, épais comme de la soupe de pois. En ce beau jour d'été, elle ressemblait plutôt à de la barbe à papa translucide. Johnny avait essayé de lui expliquer les courants qui provoquaient ce phénomène, mais Martin n'avait rien compris, et il aurait donné sa main à couper que son frère n'y comprenait rien non plus.

La brume lécha la proue du bateau, les enveloppa, et soudain ils se retrouvèrent dans un étrange monde crépusculaire, qui parut assourdir le rugissement du moteur. Presque inconsciemment, Johnny ralentit.

Ils trouvèrent un passage entre les récifs. Quand la brume au niveau de la mer s'éclaircit, Martin aperçut leurs sommets verdâtres, déchiquetés, couverts d'algues ondulantes ; ces rochers que redoutaient tant les pêcheurs de homards à marée basse ou par épais brouillard. Mais la marée était haute, et le petit bateau à moteur les franchit sans difficulté. Après une discussion pour savoir qui se tremperait les pieds, ils accostèrent sur les galets. Martin sauta à l'eau avec l'amarre et tira le bateau au sec.

— Pas mal, dit Johnny, l'air de rien, en mettant son sac sur l'épaule, les yeux fixés sur l'intérieur de l'île.

Les hautes herbes et les buissons de merisiers de Virginie poussaient juste à la lisière de la plage de galets. Une étrange lumière argentée, filtrant à travers le plafond de brume, baignait la scène. Martin aperçut une énorme chaudière en acier, d'au moins trois mètres de haut, qui les dominait, couverte de gros rivets, orange de rouille. On voyait à sa base une fente déchiquetée et effeuillée. Sa moitié supérieure disparaissait dans les brumes.

— Je te parie que c'est la chaudière qui a explosé, dit Johnny.

— Et moi je te parie qu'elle a tué un homme, ajouta Martin avec gourmandise.

— Pas un, deux.

Du côté du large, la plage de galets était bordée de roches de granit polies par les vagues. Martin savait que les

marins empruntant le chenal de Ragged Island les surnommaient les dos de baleine. Il escalada la plus proche et se dressa sur la pointe des pieds, s'efforçant de voir l'intérieur de l'île derrière les falaises.

— Descends de là, lui hurla Johnny. Qu'est-ce que tu crois que tu vas voir dans ce brouillard? Créatin.

— C'est celui qui dit qui..., commença Martin, en redescendant, et il reçut une tape sur la tête pour sa peine.

— Reste derrière moi. On va faire le tour par le rivage, puis on remontera.

Johnny longea le pied des falaises d'un bon pas, le bronzage de ses jambes prenant une teinte chocolat dans cette faible lumière. Martin le suivit, plutôt chagrin. Johnny prenait toujours la direction des opérations.

— Hé! s'écria ce dernier en se penchant pour ramasser un objet long et blanc. Regarde! Un os.

— Tu parles! répliqua Martin, toujours contrarié.

C'était son idée de venir dans l'île. C'est lui qui aurait dû le trouver.

— Si. Et je parie que c'est un os humain, dit Johnny en balançant sa trouvaille d'avant en arrière comme une batte de base-ball. C'est le tibia d'un type qui est mort en essayant de récupérer le trésor. Ou celui d'un pirate. Je vais le rapporter à la maison, je le cacherai sous mon lit.

La curiosité de Martin l'emporta.

— Montre.

Johnny lui tendit l'os. Il était étonnamment lourd, froid, et il empestait.

— Beurk! fit Martin en le lui rendant aussitôt.

— Peut-être que le crâne est encore dans le coin, dit Johnny.

Ils inspectèrent les rochers, mais ne trouvèrent qu'un cadavre de roussette avec des yeux à fleur de tête. En contournant l'extrémité de l'île, ils aperçurent une barge échouée à la laisse de marée haute, souvenir d'une opération de récupération depuis longtemps oubliée. Ce n'était

plus qu'un enchevêtrement de métal tordu et rouillé, ballotté par des décennies de tempêtes.

— Regarde-moi ça ! fit Johnny, l'intérêt perçant dans sa voix.

Il grimpa sur le pont en pente qui disparaissait sous des bouts de métal rouillé, des tuyaux, des outils cassés et des tas de câbles enroulés. Martin se mit à fouiller parmi les débris, cherchant du coin de l'œil l'éclat d'un doublon de pirate. Le pirate, Ned Ockham, était si riche qu'il avait bien dû laisser tomber quelques doublons par terre. Ned le Rouge qui était censé avoir enterré des millions et des millions d'or sur l'île, avec une arme sertie de pierres précieuses qu'on appelait l'épée de saint Michel, si puissante qu'elle pouvait tuer quiconque la regardait. On racontait que Ned le Rouge avait coupé les oreilles d'un homme pour les miser dans un jeu de dés. Cindy, une des grandes de l'école, avait dit à Martin qu'en fait c'étaient les couilles et non les oreilles que Ned le Rouge avait coupées, mais il ne l'avait pas crue. Une autre fois, après s'être soulé, le pirate avait éventré un homme, l'avait balancé par-dessus bord et traîné par ses entrailles jusqu'à ce que les requins le dévorent. À l'école, les anecdotes sur Ned le Rouge ne manquaient pas.

Se désintéressant de la barge, Johnny fit signe à Martin de le suivre dans les rochers éparpillés au pied des falaises du côté du large. Les dominant de toute sa hauteur, un haut talus de terre se découpait contre le ciel, des racines de sapins desséchés jaillissant perpendiculairement de ses flancs comme des doigts tordus. Le sommet du talus se perdait dans la brume. Certaines parties des falaises s'affaissaient et s'effondraient, victimes des tempêtes qui giflaient l'île chaque année à l'automne.

Il faisait frais à l'ombre des falaises, et Martin pressa le pas. Excité par ses trouvailles, Johnny fonçait devant, oubliant ses propres avertissements, en balançant l'os à

bout de bras. Martin était sûr que sa mère jetterait ce vieux truc puant dans l'océan dès qu'elle le trouverait.

Johnny s'arrêta brièvement pour regarder des débris rejetés par la mer : de vieilles bouées à homards, des pièges cassés, des planches pourries. Puis il se dirigea vers une brèche, un peu plus haut dans les falaises. Un talus venait de s'effondrer, répandant de la terre et des gros rochers sur la plage de galets. Johnny franchit cet obstacle sans difficulté et disparut.

Martin se mit à courir. Il n'était pas question de perdre Johnny de vue. L'air semblait vibrer. La journée avait été ensoleillée avant qu'ils ne s'enfoncent dans la brume de Ragged Island, mais n'importe quoi pouvait se produire maintenant. Le vent était froid, comme si une tempête s'annonçait, et la mer commençait à se briser violemment sur les récifs. La marée ne tarderait pas à s'inverser. Peut-être feraient-ils mieux de rentrer.

Entendant soudain un cri aigu, Martin se figea, sûr que Johnny s'était blessé en glissant sur les rochers. Puis le cri retentit de nouveau : son frère l'appelait, et Martin grimpa sur l'éboulis de roches. Il découvrit alors un énorme bloc de granit, bizarrement penché, sans doute arraché du talus par la dernière tempête. Johnny l'attendait de l'autre côté, doigt tendu, l'air effaré.

Au début, Martin en resta sans voix. En se déplaçant, le bloc avait mis à nu l'ouverture d'un tunnel au pied de la falaise, juste assez grande pour qu'on puisse se faufiler à l'intérieur. De l'air vicié s'en échappait.

— Ben vrai ! s'écria-t-il en courant rejoindre son frère.

— Je l'ai trouvé ! Je l'ai trouvé ! hurlait Johnny, haletant d'excitation. Je te parie ce que tu veux que le trésor est là-dedans. Regarde, Martin.

— C'était mon idée.

Johnny lui adressa un sourire suffisant.

— Peut-être, dit-il en posant son sac. Mais c'est moi qui l'ai découvert. Et qui ai apporté les allumettes.